

La pellagre et les Landes *

par J. PEYRESBLANQUES **

La pellagre fut décrite à La Teste en 1829, par J. Hameau, et reconnue dans les Landes où elle était fréquente (mal de Sainte-Rose). Les médecins landais (dont une quarantaine sont cités) l'attribuaient à la misère et non au maïs, base partielle de l'alimentation avec le millet. Les conditions de vie dans les Landes furent transformées en vingt ans par l'œuvre de Chambrelent, diffusée par la loi de 1857 = 650 000 ha assainis et plantés de pins et par la création de puits filtrés. Les médecins propagateurs de la méthode virent disparaître la pellagre en une trentaine d'années.

Introduction

Les maladies vivent et meurent, surtout quand elles ont une cause sociologique. Tel est le cas de la pellagre, très répandue dans notre région au siècle dernier puisqu'elle fut même appelée le « mal de la Teste » ou « pellagre des Landes ».

A partir de témoignages directs de l'époque, nous essaierons de brosser une petite histoire locale de cette triste maladie, heureusement disparue, mais qui eut son heure d'importance.

J. Hameau, médecin à La Teste-de-Buch, présenta le 4 mai 1829 à la Société royale de médecine de Bordeaux une note sur « une maladie peu connue observée dans les environs de La Teste » : « une maladie de la peau, que je crois peu connue et qui est des plus graves, menace d'attaquer toute la population du pays que j'habite ». En août suivant, Hameau publiait un mémoire sur les cas observés. Artaud, qui arrivait d'Italie où il avait observé

* Communication présentée à la séance du 26 janvier 1985 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 52, rue d'Aulan, 40100 Dax.

des cas de pellagre, fit le rapprochement avec les observations rapportées. Gintrac en rapporta un nouveau cas en 1836. Le Conseil de salubrité, alerté, s'émut et chargea le médecin de l'épidémie d'une enquête : « Rapport sur l'état sanitaire des Landes », signé Jolly. La pellagre, appelée par son nom, est une entité reconnue dont il faut trouver la nature. Le Conseil vote deux prix de 100 F qui sont décernés en 1839 à Hameau et à Labesque, tous deux habitant La Teste. Mais à ce concours furent mentionnées, entre autres, les observations de Bieyris, officier de santé à Linxe.

La pellagre

La pellagre fut reconnue et isolée par des médecins lombards qui lui donnèrent son nom au XVIII^e siècle. A la même époque, Antonio Pujati isolait une affection qu'il appelait le « scorbut alpin », dans la région vénitienne. Les médecins, au moment de la Révolution française, identifièrent ces deux maladies comme une même entité déjà décrite en Espagne, à Oviedo, en 1730 par Gaspard Cajal sous le nom de « mal de la rosa ». Fanzago en Italie et Thouvenel, qui étudièrent alors cette maladie, lui conservèrent le nom de pellagre. Mais elle était peu connue et, lorsqu'en 1818 Hameau la découvrit dans la Lande girondine, le diagnostic ne fut porté qu'en 1830.

Pour décrire cette maladie, citons le spécialiste de la question, Henri Gintrac, dont le père avait participé à l'identification de l'affection à Bordeaux et qui dirigea l'enquête sur la pellagre en 1862, avec Demaisons et Sentex (de Saint-Sever).

« La pellagre est une maladie complexe. Elle se caractérise par trois ordres de symptômes :

- 1° un érythème squameux bordé aux parties les plus exposées à l'action de la chaleur et de la lumière ;
- 2° une phlegmoasie chronique des voies digestives dont l'indice le plus ordinaire est une diarrhée opiniâtre ;
- 3° une lésion plus ou moins grave du système nerveux aboutissant à l'aliénation mentale et à la paralysie.

Ces diverses manifestations morbides sont d'abord légères et comme périodiques. Elles commencent ou se renouvellent au printemps, pour diminuer ou disparaître en hiver puis, devenues persistantes et de plus en plus intenses, elles arrivent à une terminaison funeste. »

En 1810, Marzari, de Venise, l'attribua au maïs, ce qui explique le nom de la théorie « zéisme ». La population se nourrissant de maïs plus ou moins altéré en serait atteinte. D'autres l'attribuèrent au soleil, ou à des moisissures se développant sur le maïs et sur d'autres grains... Le grand argument anti-zéiste, très développé dans les Landes, était que de nombreux malades n'avaient jamais mangé de maïs; mais du millet. L'exemple landais est typique et justifie d'ailleurs l'autre appellation italienne de la maladie : « mal de la miseriae ».

On sait aujourd'hui qu'elle est liée à une *carence en nicotinamide ou vitamine PP, vitamine anti-pellagreuse*, appartenant au complexe B. On la trouve surtout dans la viande, le foie, la levure de boulangerie et de brasseries, les céréales (blé, riz). Or, il est exact que le maïs, pauvre en tryptophane, présente une partie de l'acide nicotinique combiné au carboxyle inassimilable. Il existait, par ailleurs, un facteur antivitaminique (l'acétyl B pyridine). Ces trois éléments se retrouvent dans le millet, semble-t-il. En fait, seule une carence majeure de régime peut le faire attribuer au maïs seul, aliment rare des populations atteintes. En fait, il s'agissait de polycarences et les observations des médecins landais le précisèrent bien.

La pellagre landaise

Isolée par Hameau, Lalesque, Gintrac, Jolly, Roussel, elle suscita, entre autres, les thèses de Bonnan (1878) pour les Landes, Cazaban (1878) pour Saint-Sever, Condu (1858) pour le Béarn, G. Hameau (1878) pour la Gironde, Lavielle (1879) pour la région dacquoise, enfin Le Flers (1907) pour les Landes et des monographies de Marchant (1847), Gintrac (1863), Desmaisons (1879).

C'était une affection reconnue et fréquente.

Les témoignages de l'affection abondent ; nous en isolerons les plus typiques : Marchant écrit en 1843, dans son rapport sur la pellagre :

« Le Dr Hameau n'hésita pas à répondre que la pellagre est endémique dans tout le littoral du bassin d'Arcachon : qu'il l'a vue non seulement dans toutes les communes dépendantes des cantons de La Teste et d'Audenge, mais dans deux communes du département des Landes (Sanguinet et Biscarosse).

Et lorsque M. Hameau dit qu'elle doit être répandue sur toute la contrée landaise comprise entre la Gironde et l'Adour, votre Commission s'est assurée sur les documents qui lui ont été mis sous les yeux qu'elle existe effectivement du côté de Captieux et de Villandraut (Bazadais) ainsi qu'à Lesperon et à Linxe (Landes). Quant au nombre d'individus atteints de pellagre que M. Hameau aurait vus depuis qu'il s'en occupe, il dit en avoir rencontré 73, dont la majorité a succombé. En compulsant les rapports du médecin des épidémies, on reconnaît que ce chiffre n'a rien d'exagéré, car ces rapports constatent l'existence de la maladie dans des lieux que le Dr Hameau n'a pas visités. »

Et il ajoute : « Bieyris, l'un de mes confrères, établi dans le canton de Linxe, m'écrivait qu'il y avait plus de 100 cas de pellagre dans la contrée qu'il habite, qu'elle y règne inconnue. J'ai moi-même constaté l'existence de ce mal à Sanguinet (Landes) : pour celui de la Gironde, je l'ai observé dans plus de vingt communes, et je n'exagère pas en disant que j'ai pris des notes sur au moins 150 individus porteurs de cette affection. »

« L'existence de la pellagre dans le département des Landes et dans celui de la Gironde, écrit Bieyris, de Linxe (1839), n'est plus une question, elle est constatée, elle règne endémiquement de Bordeaux à Bayonne... J'ai observé une douzaine de pellagreaux dans ma commune seulement et certainement je

n'en connais peut-être pas la moitié, tant on se cache ou on ne consulte pas le médecin. »

Le Dr Tartas, de Rion, écrit : « Dans ma commune, j'avais depuis mon retour de Paris, en 1836, quelques malades atteints. »

Sarran, à Sabre, écrivait en 1904 : « Cette maladie a sévi longtemps dans la région où j'exerce ma profession. Il y a une vingtaine d'années, cette maladie était fréquente ici. »

Daraignez, à Mont-de-Marsan : « La pellagre, vieille spécialité des Landes, existe encore (1904) dans nos régions. Pour ce qui concerne la partie forestière lande proprement dite, la pellagre y a existé de tous temps et y existe encore, beaucoup moins qu'autrefois. »

Roussel, en 1847, précise qu'à Mimizan la maladie était connue depuis longtemps et appelée : « mal d'Arrouzé », « de Sainte-Arraus », de « Sainte-Rose », à cause des sensations de piqûres qu'ont les malades. On la soignait en allant à des sources spécialisées comme Sainte-Rose à Samadet.

A Gabarret, on l'appelait « mal de Bascons » car, le 15 août, les pellagreaux venaient en pèlerinage à l'église de Bascons demander leur guérison à un Christ « colossal », dont les mains croisées au-devant du tronc étaient enduites d'une couche de pommade blanche. Les pèlerins étaient autorisés à en lever une petite quantité pour frictionner les parties malades. C'était là ce que l'on nommait le remède des « Saintes mains ». D'où les autres noms qu'elle portait : « maladie des Saintes mains », « maladie de Sainte-Grâce » ou « maladie dartreuse ».

En Chalosse, Degos précise :

« Mon père exerça la médecine à Mugron de 1830 à 1863 ; il put donc suivre l'invasion de la pellagre, ses phases et son évolution.

Il rapportait cette maladie à la misère, à la malpropreté, au manque d'hygiène...

Ce fut vers 1837 que les médecins du pays furent étonnés de constater chez les hommes les plus vigoureux une déchéance physique et morale. Aux accidents des voies digestives succédaient une faiblesse excessive, un vrai découragement et enfin l'érythème du dos des mains... et des décès fréquents par submersion et strangulation. C'est avec la même intensité que cet état des choses dura jusqu'en 1852 ; il me serait bien difficile d'établir une statistique, mais je ne serais pas étonné quand, dans notre commune, qui compte 2 000 habitants, on aurait observé tous les ans 25 à 30 pellagreaux. »

Le Dr Sentex, de Saint-Sever, qui connaissait bien la pellagre pour avoir fait avec Gintrac, dont il était l'interne, et Desmaisons, l'enquête en 1862 en Gironde, écrivait : « Le pays dans lequel j'exerce présentait autrefois de nombreux cas de pellagre. »

L'enquête établie par Le Flers en 1907 est très précieuse. Il y mentionne 17 médecins landais, six seulement ont connu des cas de pellagre qui a

presque disparu : Labrit, de Labouheyre ; Daraignez et Pailhes, de Mont-de-Marsan ; Sentex, de Saint-Sever ; Degos, de Mugron ; Belliart, de Biscarros. Onze la considèrent comme disparue : Destouesse (Parentis-en-Born) ; Fougs (Linxe) ; Tartas (Rion) ; Lavielle (Dax) ; Malet (Morcenx) ; Hérail (Arengosse) ; Sarran (Sabres) ; Dufilh (Saugnac et Muret) ; Degos (Onesse) ; Castera (Saint-Sever) ; Dibos (Labastide-d'Armagnac).

Jusqu'en 1901, les aliénés du département des Landes étaient dirigés, lorsqu'il était nécessaire de les interner, sur l'asile de Pau ; le Dr Girma, médecin en chef de cet asile, écrivit à Le Flers : « Pendant la période de trente ans, qui va de 1875 à 1905 inclus, on compte 26 pellagres, dont 13 hommes et 13 femmes, encore le dernier cas remonte-t-il à 1895. »

Ces malades étaient tous des Landais, sauf trois qui étaient originaires des Basses-Pyrénées, mais sur les confins des Landes. Ce n'est d'ailleurs que chez les indigents à passé misérable que survenaient ces manifestations pellagres.

La moyenne annuelle des admissions des Landais de 1876 à 1905 a été de 33 ; 23 pellagres s'y sont rencontrés sur un total de 811 admissions.

En Gironde, Le Flers interrogea ainsi 17 médecins de la lande girondine ; 5 seulement ont connu des malades pellagres : Beziau (Lacanau) ; Hirgoyen (Salles) ; Peyneaud (Mios) ; Roumieu (Bazas) ; Degrocq Saint-Ange (Saint-Symphorien). Les 12 autres la déclarèrent disparue et, parmi eux, les descendants des découvreurs, Hameau et Labesque, d'Arcachon. Et, avec eux : Bos (Lespare) ; Rouca (La Teste) ; Dutauzin (Belin) ; Lescarret (Beliet) ; Pareau (Le Barp) ; Dusson (Captieux) ; Pouchet (Grignols) ; Hillcock (Lern) ; Dartigolle (Villandraut).

Ce dernier précise bien : « Nous avons constaté la disparition de la pellagre à tel point que nos futurs confrères entendront parler de la maladie sans l'avoir vue. Elle a existé et sa disparition remonte à quelque vingt ans. » (Dartigolle).

Et on ne peut mieux la définir que Beziau : « La pellagre est une maladie de misère ou, pour mieux dire, de miséreux. »

L'opinion des médecins landais, qu'ils soient du département des Landes ou de la Gironde, est la même.

A la fin du XIX^e siècle, la pellagre a disparu de nos régions, mais je ne puis terminer sans citer le Dr Saint-Martin, à Bonnut, qui écrivait au début du siècle :

« Le pellagres finissait généralement par le suicide et ceci était tellement dans l'opinion générale que tout individu qui se suicidait avait un certificat médical de complaisance affirmant la pellagre, pour permettre des obsèques religieuses. »

Nous reproduisons la carte de Le Flers (1907) publiée dans sa thèse :



Les causes : la misère

L'unanimité des médecins met en cause la misère et l'alimentation carencée.

Pour les Landes, écoutons ce que le Dr Dusson dit de l'état ancien :

« L'habitation ancienne, dont il reste encore quelques types, était très insalubre ; on peut dire que la seule bonne chose qu'on put y trouver était son exposition à l'Est. Arrivons dans une de ces maisons. Elle est située en plein bois de pins ou sur une lande. Tout autour, sur un espace d'un hectare environ, les pins font place à des chênes et à de l'herbe. Cet espace constitue le « pradeou », qu'il ne faut pas confondre avec le « prat » qui est un pré entretenu. Devant la maison, un carré d'un à deux ares est creusé en bas-fond, pour recevoir une épaisse couche de bruyère qui va macérer dans l'eau de pluie et qui absorbera les eaux de vaisselle et les immondices. Cela constitue une sorte de fumier qui sera utilisé avec le fumier de l'étable. C'est le « soustreï ».

La façade de la maison est ornée d'un auvent fermé au nord et au sud par les prolongements des murs correspondants. Sous cet auvent, vont se mettre les outils, de vieux bancs, très souvent un monceau de paille à la saison. Les habitants s'y installent l'été pour faire de petits travaux ; ils y battent quelquefois le blé quand il pleut trop.

L'auvent est appelé « emban » (prononcez imbann). Il est séparé du soustreï par un pin pelé étendu sur le sol.

Entrons dans la maison, une porte de bois y donne accès. Nous sommes dans le « dehenn » (ce qui signifie le dedans), salle commune, où l'on se tient le soir pour les petits travaux d'hiver. On y fait la cuisine, on y mange, on y suspend les jambons, le salé, les saucisses, boudins et tous les ustensiles de cuisine. Le plafond, noirci par la fumée, est en planches soutenues par des poutrelles qui reposent sur deux énormes solives. Il est si bas que vous ne pouvez passer sans heurter de la tête tous les objets suspendus. Le sol est en terre : on y verse de l'eau, on y crache, les enfants y font leurs déjections, pas de fenêtres : c'est la porte entrouverte qui fait pénétrer la lumière.

S'il y a une petite fenêtre, elle est exclusivement en bois, non vitrée. On ne peut l'ouvrir l'hiver sans établir un courant d'air mortel entre elle et la cheminée.

Cette dernière est vaste, haute. On y fait de grandes flambées de bois de pin, autour desquelles viennent se griller en cercle les membres de la famille, y compris les malades, s'il y en a. Car la chambre étant sans feu, le malade qui doit s'aliter est transporté sur un « paillat » en guise de coussin. C'est là, d'ailleurs, que les femmes s'installent pour accoucher. Si le malade est très fatigué, il fait ses nécessités sur un « linço », grande serviette qu'on met ensuite dans un coin.

Entrons dans la chambre. Trois grands lits occupent trois coins. Le quatrième est pris par une armoire. Entre deux lits, se trouve une porte de

bois qu'un trait de scie horizontal, pratiqué à mi-hauteur, partage en deux battants. Le supérieur sert de fenêtre, l'inférieur joue le rôle de porte : pas un carreau de vitre. Dans cette chambre s'entassaient homme, femme, garçons, filles. S'il y a deux ou trois chambres, c'est qu'il y a deux ou trois ménages et elles sont toutes sur le même modèle. Inutile de dire que le sol est en terre, le plafond bas. Pas de vase de nuit, on fait un pas dehors pour aller uriner. »

Le Dr Dusson étudie, ensuite, la nourriture d'autrefois :

« C'était, dit-il, presque exclusivement de la « cruchade » de maïs et des « miques » ; peu de pain. Comme assaisonnement de la cruchade, on prenait surtout des sardines de baril avec beaucoup de vinaigre et d'ail, quelquefois du salé, rarement du confit.

Comme boisson : de la piquette, dite « sourbat » ; de l'eau vinaigrée, rarement du vin, jamais de café.

Le sucre était le grand luxe. »

Nous avons dit déjà ce qu'était la cruchade : voici quelques détails donnés par le Dr Dusson sur la façon dont on utilisait le maïs et sur la confection des « miques » et du « sourbat » :

« Le maïs, une fois récolté, est mis en épis au grenier. On le prend là, au fur et à mesure du besoin, pour l'égrainer et le moudre. Avant de faire la farine, on met le maïs au four, quand le pain est cuit et a été retiré, et ce, jusqu'à ce que le four soit froid. Cette précaution, généralement prise, m'a paru importante à vous signaler. Il pourrait se faire que la négligence apportée à cette sorte de stérilisation, ou sa moins grande généralisation, aient été pour une part dans le développement de la maladie autrefois.

Les « miques » sont faites avec de la farine de « pabiat » ou sarrazin, échaudée avec de l'eau miellée. On fait une pâte à laquelle on donne la forme de petits pains coniques et qu'on fait cuire ensuite dans l'eau bouillante.

Le « sourbat » est ainsi appelé parce qu'il se fait ordinairement avec des sorbes : mais on utilise aussi pour sa confection des pommes ou des poires sauvages ou encore des prunelles. On met ses fruits dans un fût « malé » et dont l'extrémité supérieure est défoncée, et on verse de l'eau jusqu'à ce que les fruits soient recouverts. Le tout fermente et donne une boisson que l'on tire à l'aide d'un robinet placé à la partie inférieure du fût... »

Gintrac écrivait en 1850 :

« Dans ces contrées landaises, tout est défectueux, la terre et l'air et l'eau ; tout y est misérable et rabougri, les végétaux croissent avec peine, les animaux sont d'une petite taille ; l'homme lui-même, maigre et chétif, est détérioré par l'infécondité du sol et les populations languissantes offrent le cachet d'une débilité profonde. »

Ajoutant que :

« les maladies cutanées sont fréquentes dans ces régions où la gale semble avoir élu domicile. »

Il est facile, à notre époque, par de semblables descriptions, de les attribuer au « Romantisme ». Mais la maladie existait à l'état endémique ; c'est une carence grave, donc la misère prolongée existait.

Pour la Chalosse, à Mugrons, en 1870, le Dr Degos fils écrit au Dr Desmaisons : « Mon père commença à exercer la médecine en 1835 ; à cette époque, on n'observait pas de pellagre. La culture de la vigne formait la seule industrie du pays : le vin se vendait bon marché mais, vu la quantité du produit, son prix rémunérait le cultivateur.

Vers 1840, nos vignes commencèrent à périliter et la misère se faisait sentir. On observa alors des cas de pellagre. La misère augmentant, les pellagres devenaient plus nombreux et leur fin par pendaison était très fréquente. Cela dura quelques années. Ce fut alors que l'oïdium fit disparaître nos vignes. On cultiva désormais les terres comme partout ailleurs, en variant la culture... Le maïs fut cultivé en quantité plus considérable. Pendant l'hiver, jusqu'au mois de juin, on ne mangeait à la campagne que du maïs. C'est précisément à partir de cette époque que la pellagre devint plus rare et, en descendant jusqu'à nous, cette maladie finit par être ignorée... »

Et le Dr Degos donne comme cause de cette diminution de la maladie la disparition de la misère...

Les observations médicales sont formelles :

« Le bien-être matériel que la hausse des résines, pendant la guerre d'Amérique, nous a donné, écrit le Dr Meaule (d'Escource), a fait diminuer de deux tiers les cas de pellagre. Peu de nouveaux cas. Aujourd'hui, la résine est à un prix peu rémunérateur, la pellagre est en augmentation. »

Au Dr Desmaisons qui faisait une enquête sur les Basses et Hautes-Pyrénées :

« La pellagre est un mal de misère, répondent d'un commun accord les médecins de ces deux départements : le maïs est plus que dans les Landes la base de l'alimentation des populations agricoles et, depuis que le bien-être se répand, le chiffre des pellagres est en décroissance réelle... »

Aussi Desmaisons conclut-il en 1879 :

« Le remède de la pellagre consiste à procurer et à répandre, par tous les moyens possibles, le bien-être dans les populations. »

Et au début du siècle, Le Flers précisait :

« L'opinion des médecins landais actuels, touchant l'étiologie de la maladie, est identique à celle de leurs devanciers.

Pour la grande généralité, la pellagre est due, non au maïs altéré, mais bien plutôt à un ensemble de causes générales et locales : insalubrité du pays, oubli des règles les plus élémentaires de l'hygiène, régime alimentaire défectueux : en un mot, à la *misère* physiologique et sociale. »

La disparition : maladie sociale

La maladie a disparu avec l'amélioration du sort des habitants qui a coïncidé avec l'assainissement des Landes et leur mise en valeur qui « a fait d'un pays les plus pauvres une des contrées les plus fertiles, les plus saines et les plus riches de France » (1900). Cette transformation est liée à l'œuvre de Chambrelent, ingénieur des Ponts et Chaussées, qu'il résume lui-même dans un opuscule : « Assainissement et mise en valeur des Landes de Gascogne » (1862).

Avant de mettre en culture cette immense étendue de terrains incultes qui forment les landes et n'embrassent pas moins de 8 000 kilomètres carrés, Chambrelent pensait qu'il fallait l'assainir et, pour l'assainir, l'assécher.

« Il est vrai, dit-il, que le terrain des landes avait toujours été considéré comme ayant par lui-même si peu de valeur et qu'en général les procédés de dessèchement d'un terrain marécageux nécessitent des dépenses si considérables qu'on avait toujours reculé devant les dépenses à faire. » Il ne fallait pas songer aux conduites souterraines pour drainer toute l'eau qui couvrait les landes, ce système était coûteux : Chambrelent trouva mieux.

« Sur tout le plateau que forment les landes, dit-il, il existe depuis le faite jusqu'au versant des vallées, une pente générale, régulière et sur aucun point le terrain ne forme cuvette, de manière à nécessiter des travaux spéciaux pour l'écoulement des eaux. Cette pente est tellement faible que les moindres accidents, ou plutôt les simples irrégularités du terrain la contrarient et empêchent l'eau d'en suivre la déclivité. Mais ces irrégularités n'ont jamais plus de 0,30 m à 0,40 m de hauteur maximum et de telle sorte que, si sur un point quelconque de la lande on ouvre un fossé de 0,40 m à 0,50 m de profondeur, dont le plafond soit dressé suivant un plan bien parallèle à la pente générale du terrain, on est certain que ce fossé pourra être exécuté dans toute son étendue sans nécessiter des déblais de plus de 0,60 m ou 0,50 m de profondeur et qu'il écoulera parfaitement toutes les eaux qui y arriveront : traversant d'ailleurs un terrain de sable très perméable, il attirera à lui les eaux superficielles jusqu'à une certaine distance et, comme la pente de ce fossé, tout en étant bien suffisante pour l'écoulement des eaux, n'est jamais de plus de 0,001 m à 0,003 m par mètre, les eaux y couleront toujours lentement et régulièrement, sans en corroder les bords. Par suite de la perméabilité du terrain, il suffira du reste que ces fossés soient à des distances encore assez grandes les uns des autres, pour obtenir le dessèchement complet du terrain. »

Ce plan, appliqué en 1849 aux landes de Saint-Alban, eut un tel succès avec les plantations de pins et chênes qu'on y adjoignit, que la méthode fut appliquée partout, si efficacement qu'en 1857, une loi fut votée, prescrivant l'assainissement et la mise en valeur de toutes les landes communales existant dans les deux départements de la Gironde et des Landes. On planta des pins comme sur la côte, suivant la technique des frères Desbieys et Brémontier (1784), et la région se transforma.

La plus-value de la résine lors de la guerre d'Amérique joua un rôle incitatif, mais à la même époque le chemin de fer arrivait et tous les capitaux de la lande financèrent directement ces voies ferrées des Landes qui furent à l'économie pour les débouchés ce que les canaux furent à l'écoulement des eaux. A l'« arête de poisson » des chemins de fer des Landes succède l'écoulement des produits, l'amélioration de vie des habitants, les routes tracées et empierrées remplacent les chemins, à bros. La misère disparut et la pellagre avec. Il faut aussi mentionner l'invention et la diffusion par Chambrelent de la technique des puits filtrés, puits de 4 m de profondeur, bien cimenté sur son pourtour ; au fond de ce puits était disposée une couche de 0,50 m de gravier argileux et de pierrailles car, prétendait-il avec raison : « Si on fait passer l'eau en partie épurée à travers une forte couche calcaire et de gravier argileux, elle est parfaitement limpide et saine. » L'extension de cette technique de puits eut un rôle bénéfique dans l'amélioration des conditions hygiéniques des Landais, et Crouzet y participa activement.

L'assainissement de la lande eut un effet bénéfique sur la Chalosse ; on planta les landes, auparavant ouvertes à la transhumance pyrénéenne. Le lin fut remplacé par le maïs ; les concours agricoles, en provoquant l'émulation et en récompensant les résultats, entraîna une amélioration de la sélection et des conditions de vie des habitants. La pellagre disparut, bien qu'on continuât à manger du maïs.

« Aujourd'hui, on consomme autant de maïs, de millet et de panis que dans l'ancien temps. Certaines années ces denrées, qui ont mal mûri, sont positivement avariées et cependant la pellagre ne reparait pas. » (Dr Sarran).

Et comment ne pas terminer ce chapitre en citant le Dr Tartas, de Rion :

« Dans ma commune, j'avais depuis mon retour de Paris, en 1836, quelques malades atteints : une bonne nourriture, de la propreté venaient à bout de la maladie. »

Les médecins landais savaient observer et traiter...

En fait, la pellagre était une maladie sociale et est même l'archétype de ce type d'affection.

Des études récentes qui font honneur à l'école géographique bordelaise, que ce soit le livre de Papy ou celui de S. Lerat et Lescarret, ont développé le problème socio-économique des Landes au XIX^e siècle ; mais n'ont pas mis suffisamment en évidence, nous semble-t-il, l'importance de la maladie et de son étiologie dans ses aspects particuliers. Il s'agit d'une avitaminose sévère confirmée, liée à la misère et non au maïs. Les conditions de vie très dures, l'ignorance de l'hygiène, certaines conditions climatiques défavorables entraînaient la carence en vitamine PP par ration alimentaire insuffisante. Ceci n'était pas lié au travail, mais à l'absence de rentabilité du travail. Dès qu'il y eut amélioration des conditions de vie, l'avitaminose disparut et avec elle la maladie. Le rôle de Chambrelent fut immense et les médecins furent dans toute la lande les propagandistes de ses idées révolutionnaires. Le

rapport de Gintrac, en 1865, est très net confirmant avec l'assainissement des Landes la disparition des fièvres imposant la quinine. Les examens de la conscription, effectués de manière précise par les médecins militaires, indiquent bien que de 1837 à 1849 le nombre des conscrits réformés pour scrofule était de 16 %, en 1882 moins de 1 %. La durée de vie moyenne, qui était de 34 ans 9 mois entre 1853 et 1859, était passée à plus de 39 ans de 1865 à 1869. L'œuvre extraordinaire de mise en valeur des Landes a duré vingt ans, pour une surface grande comme un département (650 000 ha - Papy). La pellagre, maladie socio-géographique, est un volet peu connu à intégrer dans le chapitre socio-économique de l'évolution landaise au XIX^e siècle. Elle est un argument majeur de l'évolution de la santé publique à cette époque et le rôle des médecins des Landes est à tous points exemplaire.

Il serait souhaitable qu'un travail compare point par point les enquêtes médicales sur la pellagre (Jolly, Marchant, Gintrac, Desmaisons) et l'enquête socio-géographique du ministère de l'Agriculture de 1852. Il y aurait matière à réflexion.

Caractères landais

La pellagre, maladie carencielle, était endémique dans toutes les Landes et donna lieu à des appellations spécifiquement landaises :

- mal d'Arrouzes (en gascon arrouze = rose) ;
- mal de Sainte-Rose ;
- mal de Saint-Amand ;
- mal de Saint-Ignace ;
- maladie des Saintes-Mains.

Pour la pellagre, on faisait porter à l'enfant, sur la poitrine, un bouquet de brucs blancs ou bruyère à fleurs blanches.

Si cela ne réussissait pas, on portait l'enfant et on le baignait à la fontaine des Ages à Ousse-Suzan.

Mais la fontaine la plus célèbre était celle de Sainte-Rose à Samadet, dont il reste le proverbe :

Lou mau d'arrouzes ue houn de Sainte-Rose (ou Samadet) qu'ou gouarech.

(Le mal des croûtes blanches à la fontaine de Samadet on le guérit.)

Une autre coutume, aussi, existait pour les pellagres et aussi les galleux : « Le matin de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, un galleux qui cherche guérison n'a qu'à se promener tout nu dans un champ d'avoine et prendre un bain de rosée. La recette serait infallible. » (Dauge).

Enfin, la pellagre prit dans les Landes les formes classiques, cause fréquente d'autodestruction, puisque tout suicide était réputé « pellagres »

par le certificat médical d'inhumér, afin de lui permettre les obsèques religieuses (Dr Saint-Martin).

Conclusion

L'assainissement des Landes de Gascogne, l'amélioration des conditions de vie ont eu raison, rapidement, en cinquante ans, de la maladie. Il était normal, et plus attrayant semble-t-il, de laisser la parole aux acteurs, médecins landais qui, face aux théories pathogéniques à la mode, opposèrent l'observation et le bon sens. Ce sont eux qui avaient raison ; aussi les avons-nous tirés de l'oubli, car ils le méritent, et le maïs est plus que jamais cultivé dans nos régions, mais si nous en mangeons maintenant, c'est sous forme de viande plus savoureuse que mon récit...

PELLAGRA IN THE GASCON LANDES

SUMMARY

Pellagra was described in La Teste, in 1829 by J. Hameau, and recognized in the Landes, where it was frequent (Saint-Rose's disease). The doctors from the Landes (whom some forty cited) attributed it to misery and not to corn, partial base of nutrition with bird seed. The living conditions in the Landes were transformed in twenty years by Chambrelent's work, broadcasted by the law of 1857: 650,000 ha cleansed by draining and planted with maritime pines, and by the establishment of filtered open wells. The doctors, propagators of this method, saw the pellagra disappearing in some thirty years.

BIBLIOGRAPHIE

I. Limitée à l'aspect strictement régional et jusqu'au début du XX^e siècle

BONNAN. — « De la pellagre dans les Landes ». Thèse, Paris, 1878.

CAZABAN. — « Recherches sur la pellagre dans l'arrondissement de Saint-Sever ». Thèse, Paris, 1878.

CONDU (Du). — « De la pellagre dans le Béarn ». Thèse, Paris, 1878.

CHAMBRELENT. — « Assainissement des landes de Gascogne ». Bordeaux, 1862.

CHAMBRELENT. — « Des résultats hygiéniques et sociaux de l'assainissement des landes de Gascogne ». II^e Congrès français de climatothérapie et d'hygiène urbaine. Arcachon-Pau, 1905.

DESMAISONS. — « Lettre sur la pellagre dans le Sud-Ouest de la France ». Bordeaux, 1879.

GINTRAC E. — Fragments de méd. clinique. Bordeaux, 1941.

GINTRAC H. — « La pellagre dans le département de la Gironde ». Bordeaux, 1863. *Nouveau dictionnaire de méd. et de chir. pratiques* (Jaccoud); article « Pellagre », t. 26, 417-458 (bibliographie).

HAMEAU (de La Teste). — « Pellagre des Landes ». In : *Bull. de l'Acad. de Méd.*, II, 1832, et X, 1845.

HAMEAU G. — « Sur la pellagre ». Thèse, Paris, 1878.

JOLY. — « Rapport sur l'état sanitaire des Landes au Conseil de salubrité », 1836.

LAVIELLE. — « Essai sur la topographie médicale des environs de Dax ». Thèse, Paris, 1879.

LE FLERS F. — « La pellagre des Landes ». Thèse, Bordeaux, 1907 (enquête).

MARCHANT. — « Documents pour servir à l'étude de la pellagre des landes ». Bordeaux, 1817.

II. *Ouvrages généraux spécifiques essentiels*

CUZACQ René. — « Propos landais-bayonnais ». Chabas éd., 1932, p. 174-194.

GUINIER Ph. — « L'œuvre de Chambrelent ». Delmas, Bordeaux, 1943.

LERAT Serge. — « Landes et Chalosse ». T. II, Pau, 1984 ; en particulier chapitre II (691-744) écrit avec J.P. Lescaret.

PAPY L. — « Les Landes de Gascogne et la Côte d'Argent ». Toulouse, 1978.

SARGOS. — « Contribution à l'histoire du boisement des Landes de Gascogne ». Bordeaux, 1949.

TOLGOUAT Pierre. — « La vie rurale dans l'Ancienne Lande ». Marimpouey, Pau, 1975.